

2016

## Dialogue et discours attributif dans un Barrage contre le Pacifique de Marguerite Duras

Rabia MAAROUFI

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Ibn Zohr, Agadir, Maroc,  
maaroufirabia@yahoo.fr

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat>



Part of the [Comparative Literature Commons](#), and the [Linguistics Commons](#)

### Recommended Citation

MAAROUFI, Rabia (2016) "Dialogue et discours attributif dans un Barrage contre le Pacifique de Marguerite Duras," *Dirassat*: Vol. 19 : No. 19 , Article 9.

Available at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat/vol19/iss19/9>

This Article is brought to you for free and open access by Arab Journals Platform. It has been accepted for inclusion in *Dirassat* by an authorized editor. The journal is hosted on [Digital Commons](#), an Elsevier platform. For more information, please contact [rakan@aarj.edu.jo](mailto:rakan@aarj.edu.jo), [marah@aarj.edu.jo](mailto:marah@aarj.edu.jo), [u.murad@aarj.edu.jo](mailto:u.murad@aarj.edu.jo).

---

## Dialogue et discours attributif dans un Barrage contre le Pacifique de Marguerite Duras

### Cover Page Footnote

1 On les appelle aussi les verbes de parole, les verbes introducteurs ou les verbes de communication. 2 G. Prince, « Le discours attributif et le récit », *Poétique*, n°35, 1978, p. 305. 3 *Correspondance*, Conrad, vol. III, 1927, p. 167. 4 Cf. Nathalie Sarraute : « Mais plus gênants encore et plus difficilement défendables que les alinéas, les tirets, les deux points et les guillemets, sont les monotones et gauches: dit Jeanne, répondit Paul, qui parsèment habituellement le dialogue. », *L'ère du soupçon*, Gallimard, 1959, p. 105.

## **Dialogue et discours attributif dans *Un Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras**

MAAROUFI RABIA

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines - Agadir

Dans un roman, le dialogue institué sur le mode direct est introduit par des éléments qui ouvrent, ferment ou ponctuent la parole des personnages. Ces éléments sont ce que l'on appelle les verbes attributifs<sup>1</sup>. Ils désignent « les locutions et les phrases qui, dans un récit (...) accompagnent le discours direct et l'attribuent à tel personnage ou à tel autre (...), qui régissent partiellement la circulation des voix et contribuent à situer la parole, son origine, son contexte et sa destination »<sup>2</sup>.

Malgré la présence assez fréquente de ces verbes dans presque tous les récits, ils n'ont pas bénéficié pour autant d'analyse approfondie de la part des critiques littéraires et des narratologues.

Il est vrai que ces verbes peuvent paraître comme des accessoires insignifiants et sans grande importance dans le récit, mais ceci est faux. La preuve en est que leur manipulation a souvent posé des problèmes même aux plus grands romanciers. Flaubert écrit à ce propos dans ses *Correspondances* : « Comme je trouve très canaille de faire du dialogue en remplaçant les « il dit, il répondit » par des barres, tu juges que les répétitions des mêmes tournures ne sont pas commodes à éviter. Te voilà initiée au supplice que je subis depuis quinze jours »<sup>3</sup>.

Ainsi, en dépit de leur aspect banal, de leur caractère gênant, voire « odieux »<sup>4</sup> pour certains, les verbes de parole jouent un rôle important dans le système de signification du roman. « La présence même du discours attributif, affirme G. Prince, fait ressortir la condition paradoxale de l'écriture narrative. S'il est employé, c'est bien parce que le discours direct,

---

<sup>1</sup> On les appelle aussi les verbes de parole, les verbes introducteurs ou les verbes de communication.

<sup>2</sup> G. Prince, « Le discours attributif et le récit », *Poétique*, n° 35, 1978, p. 305.

<sup>3</sup> *Correspondance*, Conrad, vol. III, 1927, p. 167.

<sup>4</sup> Cf. Nathalie Sarraute : « Mais plus gênants encore et plus difficilement défendables que les alinéas, les tirets, les deux points et les guillemets, sont les monotones et gauches : dit Jeanne, répondit Paul, qui parsèment habituellement le dialogue. », *L'Ere du soupçon*, Gallimard, 1959, p. 105.

appelé à la rescousse, se révèle insuffisant ; les répliques des personnages, tout en vivifiant le récit, semblent incapables d'indiquer par elles-mêmes non seulement leur destinataire et leur destinataire mais encore le ton, le débit, la voix du sujet parlant, le sens et la situation de ses paroles »<sup>5</sup>.

Le rôle de ces verbes de communication ne se limite pas à l'introduction des paroles des personnages, mais il permet aussi de rendre compte de tout ce qui relève du paraître, du mensonge, de la parole feinte ou implicite. Ces verbes permettent ainsi d'orienter le lecteur vers la bonne interprétation des paroles des personnages.

Ainsi, notre étude consiste en une analyse de la manière dont sont introduites les répliques dans le roman *Un Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras. Dès lors, seul un relevé systématique des verbes introducteurs des dialogues est révélateur de leur fonctionnement au sein de ce roman.

### Relevé des verbes introducteurs (avec le nombre d'occurrences)

Notre dépouillement révèle 45 verbes introducteurs différents. Comme le montre le relevé ci-dessous, le verbe *dire* est le plus fréquemment utilisé ; il représente à lui seul 72,27% des verbes de parole utilisés dans ce roman.

Dire (537), demander (55), répondre (8), ajouter (13), continuer (6), crier (19), déclarer (13), réclamer (1), proclamer (1), s'exclamer, faire (11), gueuler (5), supplier (2), annoncer (4), affirmer (3), apprendre (1), reprendre (12), répéter (12), geindre (4), expliquer (2), grogner (1), prétendre (1), rétorquer (1), s'esclaffer (1), conclure (3), soupirer (1), s'excuser (1), commencer (1), approuver (1), poursuivre (3), appeler (1), râler (1), jurer (1), recommencer (5), rappeler (1), redemander (1), s'indigner (1), s'étonner (1), débiter (1), souffler (1), penser (1), se lamenter (1), s'adresser (1), réfléchir (2), confirmer (1).

<sup>5</sup>G. Prince, *Op.cit.*, p. 313.

## La forme des verbes introducteurs

Dans *Un Barrage contre le Pacifique*, les formules accompagnant le discours direct se présentent sous la forme du groupe : sujet + verbe (ou verbe + sujet) indiquant le sujet parlant, (parfois l'interlocuteur) et son acte de parole ; c'est la formule la plus fréquente dans le roman.

- « - *On est allé chercher des poulets pour bouffer en route, répéta Joseph.*
- *Tu vois où ? au village qui est après le rac, dit Suzanne, le deuxième après la clairière.*
- *Il y a longtemps que je n'y suis pas allée, dans ce village, dit la mère, mais je vois ».* [p. 160]

Mais à côté de cette formule simple, il existe des phrases qui désignent en plus du locuteur et de son acte de parole, le ton, la mimique, les gestes, la situation immédiate, etc.

« *Joseph hésita puis déclara d'une voix ferme, inattendue.*

- *Elle peut avoir qui elle veut... »* [p. 162]

« *Dans un sourire adorable de malice contenue, elle dit :*

- *C'est rare, il est vrai, qu'il y ait du nouveau dans la plaine, à tous les points de vue.* [p. 82]

Il est à souligner qu'il n'y a pas de diversification au niveau des signifiants représentant les locuteurs. Ces derniers sont, en effet, désignés soit par leur prénom (et/ou nom de famille) soit par un pronom personnel. Il n'y a que le personnage de la mère qui est désigné dans tout le roman par son statut parental « la mère ». La nommer ainsi, c'est faire abstraction de son identité personnelle et sociale et prendre une certaine distance à son égard. Par ce signifiant, le personnage de la mère se détache de façon hyperbolique et acquiert ainsi la dimension d'une figure, voire d'un mythe qui dominera l'œuvre entière de Duras.

Dans ce roman la présentation des répliques se fait, en grande partie, au moyen d'un terme simple, c'est-à-dire un verbe déclaratif ou son équivalent, précédant les paroles prononcées, ou bien placé en incise après les premières paroles ou à la fin d'une réplique. Les verbes introducteurs utilisés sont des verbes déclaratifs (dire, demander, répondre, déclarer, annoncer, s'adresser, etc.) ; quasi déclaratifs (commencer, continuer, répéter, reprendre, ajouter, etc. ou pseudo-déclaratifs (crier, gueuler, s'indigner, soupirer, etc.)

En plus de ces verbes simples, on trouve dans le roman des phrases indiquant un mouvement, un geste, une mimique qui tiennent lieu de formules de présentation ; c'est ce que G. Prince appelle des « ellipses complètes ».

A côté de ces ellipses complètes, il existe des « formules elliptiques », mais très rares et qui se réduisent à la manière dont parle le personnage (sa voix par exemple) :

« *La mère soupira, puis timidement, à voix basse : comment feras-tu s'il marche ?* » [p. 111]

### Le temps des verbes introducteurs

Le temps grammatical de ces verbes qui servent à présenter les répliques, c'est le passé simple, temps du récit, qui domine dans le roman. Mais à côté du passé simple, l'imparfait est également très fréquent. Il est souvent employé quand le verbe de parole indique des paroles prononcées, ou supposées telles, sous forme de réflexions, en l'absence d'interlocuteur :

« - *ça ne m'étonne pas, disait-elle, fallait s'y attendre* »

(...)

« - *Crapaud pour crapaud, disait-elle, ils se valent. Elle les confondait décidément dans la même abomination* ». [p. 178]

Ou quand il s'agit d'un discours pensé, non prononcé à haute voix, exprimant les réflexions intérieures du personnage féminin en présence d'autres interlocuteurs :

« *Les yeux fixes, la mère regardait dans le voir le carré de ciel noir qui se détachait dans la fenêtre ouverte. Suzanne avait, c'était toujours la même chose. Elle va encore me rester sur les bras, pensait la mère, ça finira jamais* ». [p. 218]

L'Imparfait est utilisé surtout pour marquer la répétition (des paroles réitérées par les personnages) :

« *Suzanne, régulièrement, répondait :*

- *C'est pas mal. Ça ferait trente mille en tout.*

*Et la mère souriait qu'on peut se débrouiller.*

- *Mais c'est peut-être pas la peine de la vendre encore ? rien ne presse, disait parfois Suzanne* ». [p. 319]

A côté de l'imparfait, on trouve parfois le plus-que-parfait de l'indicatif, temps corrélatif de l'imparfait. Il est employé généralement quand il s'agit de rapporter une conversation qui s'est déroulée dans le passé et que le narrateur reproduit quelque temps plus tard (exemple page 148).

Le passé composé est également employé, mais uniquement au chapitre 12 de la deuxième partie où c'est Joseph qui prend la place du narrateur et raconte, à la première personne, à Suzanne sa rencontre avec Lina. Et comme il s'agit là d'un personnage qui rapporte une conversation à un autre personnage, il est normal que son discours soit démarqué de celui du narrateur premier. Le passé composé confère à son récit plus de naturel, de spontanéité et de vivacité. Il crée un effet d'oralité et rend ainsi le discours du personnage plus proche et plus crédible pour le lecteur.

Nous remarquons donc une variation dans le temps grammatical des verbes introducteurs. Cependant, comme il s'agit d'un roman de facture classique, c'est évidemment les temps par excellence du récit qui dominent, c'est-à-dire le passé simple et l'imparfait.

### La place des verbes introducteurs

La présentation du discours direct se fait généralement au moyen d'un verbe qui précède la réplique, c'est l'ordre dit « logique », ou qui la suit (incise terminale) ou qui s'y intercale (placé après les premières paroles prononcées). Dans *Un Barrage contre le Pacifique*, les trois procédés sont employés. Mais nous avons relevé une prédominance de l'incise (351 occurrences) par rapport à l'antéposition (108) et à la postposition (291). Parfois, l'auteur fait alterner les deux derniers procédés dans la même réplique :

« Merde, quelle bagnole, *dit* Joseph. Il *ajouta* :  
Pour le reste, c'est un singe ». [p. 42]

La présence du second verbe de parole « ajouta » indique l'existence d'une pause entre les deux phrases de Joseph. Par ailleurs, ce verbe, antéposé, permet de mettre en relief le contenu de la deuxième partie formant la réplique de Joseph. L'accent est ainsi mis sur l'attitude agressive et dépréciative de ce dernier vis-à-vis de M. Jo.

En outre du fait qu'elle permet d'éviter au lecteur une certaine monotonie que pourrait engendrer la répétition d'un même procédé, cette

variation dans le placement des termes de présentation met l'accent sur le « jeu » du narrateur : tantôt il affiche sa présence dès le début dans l'antéposition, tantôt il rejaillit au sein même de la parole du personnage en l'interrompant, et tantôt il apparaît à la fin pour souligner l'acte de parole du personnage et pour marquer sa présence et son omniscience permanentes. Cette variation, en plus du fait qu'elle crée des effets de sens, marque bien le caractère scriptural et littéraire de la conversation romanesque qui se manifeste toujours encadrée, dirigée et maîtrisée par une voix supérieure qui est celle du narrateur.

### Les verbes introducteurs comme révélateurs thématiques

Dans ce roman, la présentation des répliques par terme simple (c'est-à-dire un verbe) est la plus utilisée. Le nombre des verbes déclaratifs et leurs équivalents est de 647. Le verbe *dire*, verbe de parole par excellence, est de loin le plus important. Il présente à lui seul 72,4% des verbes introducteurs.

L'un des verbes introducteurs qui est assez fréquent dans ce roman est le verbe *demander* (63 occurrences).

La récurrence de ce verbe et des formes d'interrogation en général est très caractéristique de l'œuvre de Duras, et non seulement dans ce roman. Les personnages posent souvent des questions, demandent de l'information ou autre chose ; car ils sont souvent dans un état de non savoir ou de manque. Cette récurrence révèle un univers d'attente de réponse et de résolution de problèmes, un univers de doute et d'angoisse chez les personnages durassiens.

Le verbe *répéter* revient assez souvent dans ce roman que ce soit dans le cas de répétition proprement dite, ou pour montrer ce qu'un personnage a l'habitude de dire :

« *Ses malheurs, à la fin, c'est comme un charme, répétait-elle, il faudrait les oublier comme on oublie un charme* » ». [p. 200]

Les répliques des personnages sont aussi souvent introduites par les verbes : *reprenre, répéter, ajouter, continuer* ou *poursuivre*.

La présence de ces verbes fonctionne comme indicateur de la nature des dialogues ; elle révèle en effet l'existence d'un certain enchaînement et d'une certaine cohésion dans les dialogues d'*Un Barrage contre le Pacifique* ce qui illustre bien le caractère « classique » du roman.



La récurrence du verbe « répéter » renforce bien cette atmosphère de monotonie, d'ennui et de lassitude exprimée par le cadre général du roman. Les personnages ne cessent de s'enfermer dans la répétition, de ressasser les mêmes propos, les mêmes projets et leurs échanges se réduisent ainsi à des scènes de radotage, de rengaine qui créent un phénomène d'écho dans le roman.

En plus de ces verbes, le roman présente une variété de verbes déclaratifs<sup>6</sup> comme par exemple les verbes : *dire, répondre, déclarer, annoncer, affirmer, s'adresser, faire*, etc. Et des verbes plus expressifs qui indiquent qu'un certain rapport pragmatique s'établit entre les personnages, des verbes tels : *crier, s'excuser, jurer, supplier, geindre, prétendre, gueuler, jurer, se lamenter*, etc. Ces verbes « modaux » portent dans leur contenu sémantique une information sur le « dire » et sur la manière du « dire ».

En effet, ainsi que l'a montré l'analyse, les verbes de parole ne sont pas de simples accessoires banals qui ont pour rôle uniquement de désigner la source de la parole. « Pris dans un système de signification, il [le discours attributif] ne peut que signifier »<sup>7</sup>, souligne bien G. Prince. Etant rattaché au discours du personnage, le discours attributif constitue un facteur de caractérisation de ce dernier et contribue énormément à l'élaboration de son portrait.

Dans *Un Barrage contre le Pacifique*, les verbes de parole : *crier, gueuler, jurer, geindre*, etc. soutiennent fréquemment le discours de la mère et celui de Joseph.

« - Pauvre bête, geignait la mère, et dire qu'il a encore fait le chemin depuis Banté aujourd'hui même ». [p. 37]

« - Qu'est-ce que j'ai fait au ciel, gueulait la mère, pour avoir des saletés d'enfants comme j'ai là ». [p. 31]

« - Mange, gueulait Joseph, mange ». [p. 16]

« - Merde, cria Joseph, ce coup-ci il est crevé ». [p. 36]

Ces verbes expriment bien le caractère cruel, violent et agressif de ces deux personnages dont les propos se réduisent souvent à des insultes et des jurons. Tout au long du roman, la mère ne cesse de geindre, de se

---

<sup>6</sup> Dans son article « Exercices sur les verbes de communications », *Pratiques*, n° 9, mars 1976, M. Charolles qualifie ces verbes de « neutres » pour les distinguer de ce qu'il appelle « verbes modaux », ce qui n'est pas vrai car les verbes déclaratifs sont marqués axiologiquement.

<sup>7</sup> *Op.cit.* p. 305.

plaindre, de crier contre tout. La récurrence de ces verbes de parole rend bien compte de cette rage désespérée, impuissante, contradictoire de la mère.

Alors que M. Jo, personnage complètement effacé et sans consistance, lui, ne fait que *dire* ou *répondre*.

« - *C'est délicat, dit M. Jo, hésitant* ».

« - *Si vous le permettez, une autre fois, dit M. Jo, très poliment* ». [p 60]

« - *Du genre d'Agosti et... de Joseph, dit timidement M. Jo* ». [p. 77]

Aucun verbe marqué sémantiquement ne soutient les propos de M. Jo. C'est un simple interlocuteur « fictif », un spectateur naïf, plat, sans consistance. M. Jo est quelqu'un qui n'a rien à dire.

En plus de cela, ces verbes dévoilent les sentiments des personnages, leur psychologie, leur attitude à l'égard de leurs interlocuteurs et à l'égard de leurs discours.

Les verbes de parole participent également, dans une grande partie, à la thématique du roman. Dans *Un Barrage contre le Pacifique*, la multiplication de verbes expressifs comme (*crier, râler, gueuler, grogner, jurer*, etc.) suggère une atmosphère de conflit, de crise, de haine et de communication difficile ; les personnages, ces êtres qui étouffent, végètent, délirent, bouffonnent, s'entre-déchirent à travers leurs discours. Ils participent, dans une grande part, à l'expression de ce ton amer et méprisant des membres de cette famille.

Par ailleurs, malgré la variété des verbes expressifs, le verbe neutre « dire » reste le verbe dominant dans le roman. Le neutre l'emporte sur l'expressif. Mais là encore, c'est le thème de la non-communication qui est souligné. L'acte de parole ainsi que la parole deviennent banals, sans importance. La conversation des personnages est soit conflictuelle, agressive, soit vide, banale, une « sous conversation ». Les conversations exprimant un échange mutuel et une « vraie » communication sont rares.

L'étude du « discours attributif » fait ressortir son statut paradoxal. Il est, d'un part :

- Un facteur de lisibilité dans le récit (en indiquant la source et la destination de la parole ; il permet une harmonisation des voix),

- Il joue un grand rôle dans la caractérisation et l'individualisation des personnages,
- Il aide à la compréhension des énoncés en orientant vers la bonne interprétation,
- Il participe au développement et à la valorisation de la thématique du récit, etc.

Mais, d'autre part :

- Sa présence est coûteuse : il alourdit le récit.
- Il est la marque d'une faiblesse dans le récit : c'est la voix du narrateur qui domine et détermine tout malgré la multiplication des voix. On y perçoit « le lien léger mais solide qui rattache et soumet le style et le ton des personnages au style et au ton de l'auteur »<sup>8</sup>.
- Il marque enfin le caractère écrit et littéraire des dialogues alors que ces derniers essaient de créer une illusion d'oralité.

Cependant, en dépit de ce caractère paradoxal, le discours attributif joue un rôle important dans le fonctionnement des dialogues en particulier, et dans le processus de signification du roman en général.

### **Bibliographie**

- Charolles (M.), « Exercices sur les verbes de communications », *Pratiques*, n° 9, mars 1976.
- Duras (M), *Un Barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, Folio, 1950.
- G. Prince, « Le discours attributif et le récit », *Poétique*, n° 35, 1978.
- Flaubert (G.), *Correspondance*, Conrad, vol. III, 1927.
- Nathalie Sarraute *L'Ere du soupçon*, Paris, Gallimard, 1959.

---

<sup>8</sup> N. Sarraute, *op. Cit.*, pp. 130-131.